

LE PROCÈS
DU FANDANGO,
OU
LA FANDANGOMANIE,
COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE;

Par MM. BARRÉ, RADET et DESFONTAINES:

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE
DU VAUDEVILLE, le 8 Mai 1809.

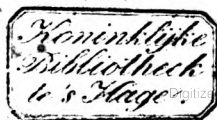
SECONDE ÉDITION.

Prix : 25 sous.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du THÉÂTRE DU VAUDEVILLE, au
Magasin de Pièces de Théâtre, Boulevard Saint-Martin,
N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1810.



PERSONNAGES.

ACTEURS.

M. PRUDANDIN , lieutenant-général du baillage.	M. CHAPELLE
M. CLOPINEAU , ex-président au grenier à sel.	M. JOLY.
GAVOTINO , espagnol et maître à danser.	M. SEVESTE.
POUPARDIN, avocat.	M. GUENÉE.
Madame FOLIGNAC , jeune veuve provençale.	Mlle. RIVIÈRE.
Lamère BICHON , servante de monsieur Prudandin.	Mad. DUCHAUME.
GRIFFONET , greffier du baillage.	M. EDOUARD.
UN HUISSIER.	M. CARLE.
Hommes et jeunes femmes de différens états.	

~~~~~  
*La Scène est à Saint-Jean de Luz , chez  
M. Prudandin.*

---

### COUPLET D'ANNONCE.

*Air de Florian.*

Le Vaudeville va danser ,  
Et l'Opéra s'en épouvante ,  
C'est chose facile à penser ,  
L'enfant danse aussi bien qu'il chante ;  
Mais pour régler ses mouvemens  
Sur la croche, ou la double croche ,  
Vous voyez ( montrant l'orchestre. ) tous ses instrumens ,  
N'en cherchez point dans votre poche.

---

### AVIS.

Tous les exemplaires , non signés de l'Éditeur , seront réputés  
contrefaits , et tout Contrefacteur sera poursuivi.

---

# LE PROCÈS DU FANDANGO.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

*Le théâtre représente une salle précédant la salle d'audience; elle est fermée au fond par un rideau qui tient toute la longueur de la scène, jusqu'à hauteur d'appui.*

La mère BICHON, seule, entrant un houssoir à la main.

Dieu merci, notre salle d'audience est bien propre, et je puis me flatter d'avoir joliment balayé le palais... Nous allons avoir un monde, un monde... Mais M. Prudandin, mon maître, et lieutenant général de notre baillage, prétend qu'il n'y en aura jamais trop, vu l'importance de la cause. Pardi, c'est une drôle de chose que ce procès-là! Un monsieur Gavotino, espagnol, et maître à danser, vient, il y a environ six mois, s'établir à Saint-Jean de Luz; il y enseigne une danse de son pays, qu'il appelle le Fandango, et il gagne, avec cela, beaucoup d'argent.

Air : *Si tu veux un ami véritable.*

Cette danse est ici la folie  
De tous nos aimables jeunes gens;  
Dame, c'est qu'on la dit fort jolie,  
Et surtout, favorable aux amans.  
Mais ce Fandango qui sait leur plaire,  
Excite chez nous de la rumeur,  
Car il met les maris en colère,  
Et les femmes de trop bonne humeur.

Si bien que M. Gavotino, dénoncé par les maris et protégé par les femmes, va être jugé aujourd'hui même, et dieu sait comme il s'en tirera... Heureusement, il a pour lui sa meilleure écolière, et la plus jolie danseuse du pays..... Madame Folignac, veuve d'un sénéchal, et cousine de M. Prudandin... laquelle à la mort de son vieux mari, a quitté Carpentras pour venir demeurer chez nous... Ah! voici notre petit greffier.

## SCÈNE II.

LA MÈRE BICHON, GRIFFONET.

La mère BICHON.

Eh! bon dieu, M. Griffonet, quelle mine vous faites! est-ce que vous avez du chagrin?

GRIFFONET.

Non pas pour moi, mère Bichon; mais pour le maître de danse; je sors de la buvette, j'ai vu l'air du bureau, et ma foi...

(4)

La mère BICHON.

Est-ce qu'il y a du danger pour M. Gavotino ?

GRIFFONET.

S'il y en a ?

La mère BICHON.

Vous disiez que ces messieurs feraient une plaisanterie de cette procédure ?

GRIFFONET.

Je le croyais ; mais pas du tout.

Air : *Nous autre bons villageois.*

Ils séviront fortement  
Contre celui que l'on dénonce,  
Et d'avance, hautement,  
Chacun des juges se prononce.

La mère BICHON.

Vraiment je conçois leur courroux,  
Une telle cause, entre nous,  
Est celle des maris jaloux,  
Et nos messieurs le sont tous.

GRIFFONET.

Oui, nos messieurs le sont tous.

La mère BICHON.

C'est malheureux pour Gavotino.

GRIFFONET.

J'étais présent au délibéré. Je n'ai jamais vu des juges prendre une affaire avec une telle chaleur, et mettre tant d'acharnement dans leurs opinions.

La mère BICHON.

En vérité !

GRIFFONET.

Si vous les aviez entendus ?... (*Imitant différentes voix.*)  
Ajournement personnel, disait l'un... Décret de prise-de-corps, disait un autre... Peine infâmante... Peine afflictive... Défendons la danse... Proscrivons la musique... Supprimons les spectacles... Oui, anathème à tous ces prétendus arts d'agrément, qui ne servent qu'à corrompre les mœurs, à favoriser les intrigues des coquettes, à troubler le repos des maris... Je sais les dangers que j'ai couru, s'écriait Monsieur Maigret... Et moi, Messieurs, ajoutait tristement M. Lamentin, vous savez ce qui m'est arrivé ?... Oui, nous le savons... Nous le savons tous. Enfin, un tapage infernal. M. Prudandin avait toutes les peines du monde à les contenir et à les calmer.

La mère BICHON.

Et pourtant il n'est pas content de madame Folignac ; les leçons qu'elle prend de ce Gavotino pourraient bien la mener un peu loin.

GRIFFONET.

Elle est déjà bien avancée, la petite dansomane ; car elle est dansomane, c'est-à-dire folle de la danse.

La mère BICHON.

C'est vrai. Ah ! quelle tête !

GRIFFONET.

Je ne serais pas étonné de la voir devenir madame Gavotino.

La mère BICHON.

Et mon maître souffrirait que sa cousine...

GRIFFONET.

Ah ! M. Prudandin est un si bonhomme , si calme , si tranquille... et puis , la petite dame a du caractère.

La mère BICHON.

La veuve d'un sénéchal ! se remarier avec un maître à danser ! tandis qu'elle peut épouser un ancien président au grenier à sel , M. Clopineau.

GRIFFONET.

Pardi oui , encore un joli danseur que votre M. Clopineau avec sa jambe de là... ( *Il fait le signe d'un homme qui boîte.* )

La mère BICHON.

Il voit ce qui se passe , il en a beaucoup d'humeur , et vous savez qu'il ne badine pas.

GRIFFONET.

Oh ! non , il est violent , colère , emporté.

La mère BICHON.

Que madame Folignac y prenne garde.

GRIFFONET.

Elle n'a pas peur.

*Air : J'étais bon chasseur autrefois.*

C'est en vain que l'on blâmera  
Son goût pour le maître de danse,  
De tout elle se moquera,  
Elle est femme et née en Provence ;  
Or , l'esprit altier et mutin ,  
Qui chez ce sexe-là s'installe ,  
Est quatre fois plus féminin  
Dans une tête provençale.

M. CLOPINEAU, *qu'on ne voit pas.*

C'est affreux , c'est abominable : on n'a pas d'idée d'une telle conduite.

GRIFFONET.

Ah ! mon dieu , c'est M. Clopineau !

La mère BICHON.

Comme il est en colère !

GRIFFONET.

Je me sauve.

( *Il sort.* )

SCENE III.

LA MERE BICHON , M. CLOPINEAU.

M. CLOPINEAU.

M. Prudandin , où est-il ?

La mère BICHON.

Il est sorti , mais pas pour long-temps ; si monsieur veut l'attendre...

M. CLOPINEAU , *se jettant dans un fauteuil.*

Je l'attends... Morbleu ! ventrebleu !... Je suis d'une fureur...

La mère BICHON.

Contre qui donc , M. Clopineau ?

M. CLOPINEAU.

Contre qui ! Parbleu ! contre madame Folignac.

La mère BICHON.

Et pourquoi ?

M. CLOPINEAU.

Pourquoi ? je me présente chez elle , et l'on me dit qu'elle n'est pas visible , lorsque je l'entends , elle , son maître de danse , et leurs maudites castagnettes.

La mère BICHON,

Mais , monsieur , êtes-vous bien sûr...

M. CLOPINEAU.

Si j'en suis sûr ? N'ai-je pas vu à la porte le carosse de Gavotino ? Un pareil faquin aller en carosse !

La mère BICHON.

Oh ! dame , il garde ses pieds pour danser , il ne les use pas à marcher.

M. CLOPINEAU.

Air : *De M. Doche.*

Le luxe de ce beau danseur ,  
A bon droit , me met en fureur ,  
Appuyé d'un talent fort mince ,  
Un maître à danser de province ,  
En carosse court le cachet :  
C'est un vrai sujet de scandale ,  
Lorsque ceux de la capitale  
Ont à peine un cabriolet.

La mère BICHON.

Monsieur , c'est peut-être son carosse qui le met en crédit auprès de nos belles dames.

M. CLOPINEAU.

Mais madame Folignac devrait-elle...

La mère BICHON.

Que voulez-vous ? jeune et vive , aimable et jolie , il est naturel qu'elle aime la danse.

( 7 )

M. CLOPINEAU.

Qu'elle aime la danse avec passion , avec fureur ?

La mère BICHON.

Air : *J'ai du bon tabac.*

Monsieur , croyez-moi , prenez patience ,  
Ce délire-là pourra se passer.

M. CLOPINEAU.

Oh ! je saurai bien la forcer,  
D'en finir et d'y renoncer ;  
Afin d'arrêter son goût pour la danse ,  
Je ferai sauter le maître à danser.

La mère BICHON.

Oh ! il n'a pas besoin de vous ; il saute bien tout seul.

M. CLOPINEAU.

J'ai plus d'un sujet de plainte contre ce maudit étranger ;  
je lui soupçonne de l'inclination pour madame Folignac.

La mère BICHON.

Qui , je crois , n'y est pas indifférente.

M. CLOPINEAU.

Pas indifférente ! J'aurais un pareil rival ! Moi ! ex-président au grenier à sel de Saint-Jean-Pied-de-Port !

La mère BICHON.

Ma foi , monsieur...

M. CLOPINEAU.

N'est-ce pas une chose honteuse ?

La mère BICHON.

Vous aimez donc beaucoup cette jolie veuve ?

M. CLOPINEAU.

Si je l'aime !... je l'adore , mère Bichon.

La mère BICHON.

Eh bien , monsieur , je vous le répète ; il faut patienter ;  
c'est une femme que l'on entraîne.

M. CLOPINEAU.

Que l'on entraîne ! pas du tout.

Air du Roi et le Fermier.

« D'elle-même

» Et sans effort ,

» Elle prend ce fol essor.

» Dieux ! se peut-il que je l'aime !

» Se peut-il que je l'aime encor !

La mère BICHON.

Vous avez là un terrible penchant pour elle... Mais je l'entends qui vient ; je vous laisse : tâchez de lui faire entendre raison.

M. CLOPINEAU.

Lui faire entendre raison ! j'en désespère.

( La mère Bichon sort d'un côté , et madame Folignac entre de l'autre. )

## SCENE IV.

M. CLOPINEAU , Madame FOLIGNAC.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC , *avec expression.*

Air : *Viens dans mes bras , mon aimable Créole.*

Comme en dansant le cœur bat et s'anime !

Le sentiment développe les bras ,

Ah ! ah ! ah ! ah !

Au charme heureux qu'à nos seus elle imprime ,

On s'attendrit , on soupire tout bas ;

Ah ! ah ! ah ! ah !

M. CLOPINEAU.

Ah ! l'extravagante femme !

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Toujours charmant , M. Clopineau.

M. CLOPINEAU.

Et vous , toujours en délire , Madame Folignac.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Comme vous dites. Le délire est mon élément. Eh ! quoi de plus délicieux , de plus ravissant que d'éprouver un aimable délire , un tendre délire... Ah ! grave président , que je vous plains ! vous ne vous connaissez pas en délire.

M. CLOPINEAU.

C'est possible ; mais je me connais en politesse , et vous venez d'en manquer avec moi d'une manière révoltante.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Eh ! comment s'il vous plaît ?

M. CLOPINEAU.

Comment ! en me faisant refuser votre porte.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

C'est là ce grand sujet d'humeur !

M. CLOPINEAU.

Oui , certes c'est un sujet d'humeur , et je crois qu'il y a de quoi.

Air : *Cet illustre aveugle sans doute.*

Quand au gré du feu qui me presse ,

Cédant à l'élan de mon cœur ,

Près de l'objet de ma tendresse ,

Je viens , j'accours avec ardeur.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Près de l'objet de sa tendresse ,

C'est fort bien fait d'être dispos.

Mais une grande maladresse ,

C'est d'y venir mal-à-propos.

M. CLOPINEAU.

Mal-à-propos ! lorsque je sais que vous êtes avec quelqu'un ?



M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Eh oui, monsieur. Quand je suis avec quelqu'un il me convient d'être seule.

M. CLOPINEAU.

Oui, pour prendre plus à votre aise une leçon de M. Gá-votino; ce diable d'espagnol qui...

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Ah! de grace, président, ne dites pas de mal de notre espagnol; n'en dites pas de mal, je vous conjure.

M. CLOPINEAU.

Heureusement, avant la fin du jour, un bon arrêt va nous en débarrasser.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Il gagnera sa cause; il doit la gagner.

M. CLOPINEAU.

Ah! par exemple, celui-là serait fort.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Vous ne savez pas tout ce que je puis profiter à ses leçons?...

M. CLOPINEAU.

Oui; quand vous serez la première danseuse de la ville, vous en vaudrez beaucoup mieux, et cela sera bien agréable pour celui qui vous épousera.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Eh! sans doute.

Air : *Combien je sens d'impatience.*

Qu'il est flatteur d'épouser celle  
Dont le talent fixe les yeux!  
Qui, triomphant de la plus belle,  
Se fait admirer en tous lieux!

M. CLOPINEAU.

Oui, sitôt que parait madame,  
Sur son mérite il n'est qu'un cri;  
Mais tout en admirant la femme,  
Au doigt l'on montre le mari.

Et c'est joli.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Eh bien, mon cher, rassurez-vous; si l'on ne vous montre au doigt que quand je serai votre femme...

M. CLOPINEAU.

Est-ce que vous voudriez manquer à votre promesse?

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Je ne vous ai jamais rien promis.

M. CLOPINEAU.

Non pas positivement; mais...

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

J'ai supporté vos tristes assiduités; pas davantage. 2

M. CLOPINEAU.

J'ai dû croire...

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Eh donc ! vous avez cru ce que vous avez voulu , il ne m'en soucie pas de rien.

M. CLOPINEAU.

Mon ancien ami , votre cousin , m'avait fait espérer...

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Mon cousin n'a que voir en tout ceci ; je lui laisse juger ses procès , qu'il me laisse régler ma conduite.

M. CLOPINEAU.

Mais songez donc , madame Folignac...

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

M. Clopineau , je suis femme , je suis veuve , par conséquent maîtresse de mes actions , et je suis bien décidée à ne suivre en tout que ma volonté.

M. CLOPINEAU.

Comment ! est-ce que le bruit qu'on répand dans la ville aurait quelque fondement ?

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Eh ! de quel droit m'interrogez-vous ?

M. CLOPINEAU.

Répondez-moi.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Ai-je des comptes à vous rendre ?

M. CLOPINEAU.

Mais...

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Vous m'impatientez à la fin.

M. CLOPINEAU.

Madame !

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Ah ! de grace , finissons.

M. CLOPINEAU.

Finissons ! soit ; je sais à quoi m'en tenir. Il est donc vrai que votre maître à danser...

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Air : *Non , je n'aimerai jamais que vous.*

Mon maître à danser , fait mon bonheur ,  
Avec quelle grace ,  
Il dessine une passe !

Comme il me conduit avec douceur !  
C'est vraiment Zépbir caressant une fleur

M. CLOPINEAU.

Vit-on jamais pareille extravagance !

M<sup>me</sup> FOLIGNAC , le regardant en pitié.  
Quelle tenue , et quel air engoncé !

M. CLOPINEAU.  
Allons , elle est tout-à-fait en démenée.  
M<sup>me</sup> FOLIGNAC.  
Et votre corps, comme il est mal placé!  
M. CLOPINEAU.  
Oh ! morbleu ! je cède à ma fureur ;  
Get excès d'audace  
M'indigne et me lasse ;  
Mais le tribunal va, par bonheur,  
Me venger de vous, et de votre danseur.  
M<sup>me</sup> FOLIGNAC.  
Vous m'effrayez, cher président ;  
Bon dieu ! quelle horrible grimace !  
Comme l'humeur, l'empörtement,  
Défigurent un président !  
M. CLOPINEAU.  
Oh ! morbleu ! j'étouffe de fureur ,  
M<sup>me</sup> FOLIGNAC.  
Mon maitre a danser fait mon bonheur, etc.  
( M. Clopineau sort furieux. )

## SCENE V.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC , seule.

Sa grande colère me fait rire... Ah ! que si je devenais la femme de ce boîteux, je le ferais marcher droit... mais dieu m'en garde ; il me souvient du défunt, et je n'oublierai jamais que mes parens m'avaient forcée de le prendre pour époux.

Air : *Vive le vin, vive l'amour.*

Mariée à moins de quinze ans,  
J'ai vu commencer mon printemps,  
Dans une langueur sans pareille ;  
Aujourd'hui mon cœur me conseille  
De m'en rapporter à l'amour ;  
Feu mon mari m'endormait nuit et jour,  
J'en veux prendre un qui me réveille.

## SCENE VI.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC, GAVOTINO.

GAVOTINO.

Ah ! vous voilà, M<sup>me</sup> Folignac ; je sors de chez mon avocat.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Et sans doute, il est vaincu de la bonté de votre cause.

GAVOTINO.

Il espère ; mais moi...

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Que pouvez-vous craindre ?

GAVOTINO.

J'ai de nombreux ennemis.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Prudandin est le chef du tribunal, le tribunal est mené par le chef, je suis la cousine du chef... Eh! donc...

GAVOTINO.

Ah! que vous me faites de bien, ma chère Folignac, et que j'avais besoin de vous retrouver ici!

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Dites-vous vrai?

GAVOTINO,

*Air : du vaudeville de Ninon.*

Craignant le plus sensible affront,  
Tout entier à l'inquiétude  
Mon cœur avait perdu l'à-plomb,  
Je n'étais plus en attitude :  
Mais comme soudain en ces lieux  
Votre aimable voix me rassure !  
Ah! c'est un son mélodieux  
Qui remet mon âme en mesure.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Je remets son âme en mesure!

GAVOTINO.

Vous me rendez l'équilibre.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Je lui rends l'équilibre!... Pécaire! on n'a pas des expressions plus vives et plus aimables.

GAVOTINO.

Je les prends dans l'art que je professe.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Art enchanteur, danse ravissante, danse divine! tu n'es pas fille d'Apollon; c'est l'amour qui te donna l'être.

GAVOTINO,

Nous l'avons toujours pensé, nous autres danseurs.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

*DUO de M. Doche.*

Ah! qu'elle parle bien la danse!  
Sans compromettre la pudeur,  
Elle exprime avec éloquence  
Les plus doux mouvemens du cœur.

GAVOTINO.

Elle écrit et dit tout dans le pied du danseur.

( Ils font alternativement les pas qu'indique ce duo. )

Voyez, D'abord je vous salue,  
Et vers vous je risque un jetté.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Moi, je rougis à votre vue,  
Et je fais un pas de côté.

GAVOTINO.

Je m'élançai, beauté discrète,  
Et soudain, par une pirouette,  
Tout auprès de vous me voilà.

Mad. FOLIGNAC.

Rapproché par une pirouette...  
Quoi de plus galant que cela !

GAVOTINO.

Comme je suis ingambe !  
Voyez, voyez, ce rond de jambe ;  
Il doit vous attendrir.

Mad. FOLIGNAC.

Oh ! oui, je sens qu'au rond de jambe,  
Je ne saurais tenir.

ENSEMBLE.

Ah ! qu'elle parle bien la danse, etc.

GAVOTINO.

Les deux mains, nous formons la chaîne.

Mad. FOLIGNAC.

Nous formons la chaîne.

ENSEMBLE.

De l'air charmant qui nous entraîne,  
La mélodie a tant d'appas !

Mad. FOLIGNAC.

Ce balancé...

GAVOTINO.

Comme il m'engage !

Mad. FOLIGNAC.

Et ce plié...

GAVOTINO.

Qu'il m'encourage !

Souffrez que je baise ce bras.

Mad. FOLIGNAC.

Le baiser... ce n'est pas un pas.

GAVOTINO.

Si, quand je le baise en cadence,  
Vers le cœur c'est un pas de fait.

Mad. FOLIGNAC.

Oui, j'en ressens le tendre effet ;  
Je m'en offense,

En apparence ;

Mais je vous approuve en secret.

GAVOTINO.

Ce regard me comble de gloire ;  
Il m'éblouit de son éclat,  
Et je célèbre ma victoire ;  
Par un double entrechat.

Mad. FOLIGNAC.

Il célèbre sa victoire  
Par un double entrechat !  
Quoi de plus délicat  
Que ce double entrechat !

ENSEMBLE.

Ah ! qu'elle parle bien la danse , etc.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

J'entends venir le cousin ; laissez-moi le solliciter en votre faveur ; mais ne vous éloignez pas , et revenez savoir le résultat de l'entretien.

GAVOTINO.

Soit. Je m'esquive par un pas de bourée allongé.

( *Il sort.* )

M<sup>me</sup> FOLIGNAC, *le suivant des yeux.*

Que de charmes ! que de grâces !

### SCENE VII.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC, PRUDANDIN.

PRUDANDIN, *entrant par le côté opposé à la sortie de Gavotino, et des papiers à la main.*

N'est-ce pas monsieur Gavotino que je vois disparaître comme un éclair ?

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Il n'a pas le temps de rester en place. Par-tout attendu, désiré, recherché...

PRUDANDIN.

Il ne fait que trop parler de lui.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Air : *Du partage de la richesse.*

Chaque jour ce danseur agile,  
Enfant et favori des Dieux,  
Sur ses pas mène par la ville,  
Les plaisirs, les ris et les jeux.  
Toujours alerte, toujours leste,  
Et plus léger que nos balons,  
Comme le messager céleste,  
Il a des ailes aux talons.

PRUDANDIN.

Oui, mais ces ailes, la justice se dispose à les lui rogner.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Que dites-vous là ? J'espère que vous n'allez pas donner de suite à ce procès ridicule ?

PRUDANDIN, *montrant les papiers qu'il tient.*

Il y a plainte rendue, requête appointée ; le quidam est assigné ; il va comparaître par devant nous, et...

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

De quoi diantre vous avisez-vous de faire droit à de pareilles plaintes ?

PRUDANDIN.

C'est notre devoir.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Air : *Lorsque d'une rose chérie.*

Apprenez, juges équitables,  
A mieux employer vos loisirs,  
Laissez en paix les gens aimables,  
Qui s'occupent de nos plaisirs.  
Poursuivez, vous et vos confrères,  
Les ennuyeux et les pédans,  
Et je répons que les affaires  
Ne vous manqueront de long-temps.

PRUDANDIN.

Ce ne sont pas les affaires qui nous manquent, et nous en avons, grace au ciel, plus que nous n'en pouvons juger.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Je soupçonne certain maussade personnage, de vous avoir prévenu contre Gavotino.

PRUDANDIN.

Madame Folignac, sachez que je ne me laisse jamais prévenir.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Au reste, tout ceci n'est qu'une bagatelle, et...

PRUDANDIN.

Cousine, je ne connais point de petites causes, et celle-ci...

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Ne devrait pas être jugée par de graves personnages...

PRUDANDIN.

Non, mais par toutes les jeunes folles du pays, n'est-ce pas?

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Par tout le beau sexe, comme au temps jadis.

Air : *J'aime ce mot de gentillesse.*

Tribunal de la reine Berthe!  
Vous n'existez plus, par malheur,  
Ah ! quel dommage, quelle perte,  
Pour notre galant professeur !  
Au lieu de plaider au baillage,  
Qui peut le blâmer en ce jour,  
Il aurait triomphé, je gage,  
En plaidant à la cour d'amour. ( bis. )

PRUDANDIN, à part.

Ma chère cousine est assez folle. (*Haut.*) Madame, je suis saisi de l'affaire, et l'affaire aura son cours.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Tant pis pour vous.

PRUDANDIN.

En attendant l'heure de l'audience, je vais encore exa-

miner, et peser l'importance des faits contenus en la plainte dont est question.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Voulez-vous que je vous donne un bon conseil ?

Air : *Comme le vin rajûnit la vieillesse.*

Ce qu'en ce cas je vois de mieux à faire,  
Mon cher cousin, je te dis franchement,  
C'est d'ajourner, et que dans cette affaire,  
Le tribunal reste sans jugement.

PRUDANDIN, *sans l'écouter.*

Il nous faudra discuter la requête,  
Et cela fait, nous verrons à l'instant,  
Si nous devons ordonner une enquête,  
Ou, sans délai, juger le délinquant.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Ce qu'en ce cas je vois de mieux à faire,  
Mon cher cousin, je te dis franchement,  
C'est d'ajourner, et que dans cette affaire,  
Le tribunal reste sans jugement.

Ensemble. <

PRUDANDIN.

Oh ! nous serons ce que nous devons faire ;  
Mais nous voulons juger absolument.  
Il serait beau de voir dans une affaire  
Un tribunal rester sans jugement.

( Prudandin sort par une porte, et Gavotino rentre par une autre.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC, regardant aller Prudandin.

Ah ! le pauvre homme que mon cousin !

### SCENE VIII.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC, GAVOTINO.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Eh ! bien, mon cher...

GAVOTINO.

J'écoutais-là. et j'ai tout entendu. Ces messieurs sont furieusement acharnés contre moi.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Ils ont une rage de juger...

GAVOTINO.

N'importe.

Air : *Morgué qu' ma mère est donc sauvage.*

De cette attaque ridicule,  
J'espère bien sortir vainqueur,  
Oui, tous les faits qu'on articule,  
Doivent tourner à mon honneur ;  
Mais si d'une sotte chicanne,  
J'éprouve l'aveugle fureur,  
Si le baillage me condamne,  
Moi ; j'en appelle à votre cœur.



( 17. )

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Vous êtes bien sûr qu'il vous sera favorable ; mais pourra-t-il vous juger en dernier ressort , sans un plus amplement informé ?

GAVOTINO.

Douteriez-vous de mon amour ?

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

*Air du petit Matelot.*

De Zéphir vous avez la grâce ;  
Mais comme lui , vil et léger ,  
Ne pouvant demeurer en place ,  
Vous voudrez toujours voltiger.

GAVOTINO.

Non , je suis las de voltiger ;  
Entraîné par un doux prestige ,  
De me fixer je suis jaloux ,  
Et si désormais je voltige ,  
Ce ne sera qu'autour de vous. ( bis. )

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Ah ! cette promesse de constance , achève de me déterminer.

*Air : Adieu , je vous fais , bois charmant.*

Si vous succombez en ce jour ,  
Sous les traits méchants de l'envie ,  
S'il vous faut quitter ce séjour ,  
Je vous suis dans votre patrie :  
Vous serez , en dépit de tous ,  
L'arbitre de mes destinées ,  
Et d'un pas de basque , avec vous ,  
Je franchirai les Pyrénées.  
Oui , d'un , etc.

GAVOTINO.

Qu'entends-je ? quoi ! je serais assez heureux..

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Voici votre avocat.

## SCÈNE IX.

Les Mêmes , POUPARDIN.

GAVOTINO.

Eh bien , maître Poupardin , où en sommes-nous ? Avez-vous mûrement examiné la question ?

POUPARDIN.

Oui , mon cher maître.

GAVOTINO.

Mon ami , vous savez avec quel zèle je vous ai donné des leçons ?

POUPARDIN.

Mon ami, vous savez avec quel plaisir je les ai reçues ?

GAVOTINO.

Vous me défendrez bien ?

POUPARDIN.

Ah ! dieux !...

Air : *Le magistrat irréprochable.*

Ma gratitude me l'impose,  
Je vous consacre mes talens,  
En me chargeant de votre cause,  
C'est la mienne que je défends :  
Avec ivresse je l'embrasse,  
Mon maître, je n'oublierai pas,  
Comme pour plaider avec grace  
Vous m'avez arrondi les bras.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Eh bien, mon cher, arrondissez vos phrases de manière à faire entrer dans la tête des juges, que les adversaires de Gavotino ne peuvent être que des méchants ou des imbécilles.

POUPARDIN.

Je me flatte de les en convaincre ; mais indépendamment de mes ressources oratoires, je compte beaucoup sur un moyen de défense que j'ai communiqué à mon client. ( *A Gavotino.* ) Vous en avez fait part à madame ?

GAVOTINO.

Pas encore.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

De quoi s'agit-il ?

GAVOTINO.

Nous sommes convenus, M. Poupardin et moi...

POUPARDIN.

On vient.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

C'est M. Clopineau, à la tête de la suite des maris et des jaloux qui vous attaquent.

POUPARDIN.

L'heure de l'audience approche... Retirez-vous.

GAVOTINO.

Sortons.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC, à *Gavotino.*

Venez bien vite me mettre au fait.

( *Elle sort avec Gavotino.* )

SCENE X.

POUPARDIN , M. CLOPINEAU , à la tête des maris.

CLOPINEAU.

Air : *Sunt cornua cum cornibus.*

Les maris qui ne dorment plus ,  
Sont à quia , sont abattus ;  
Oui , des hommes pleins de vertus ,  
Par un intrus ,  
A Saint-Jean de Luz ,  
Sont à quia , sont abattus.

TOUS LES MARI8.

Oui , des hommes , etc.

CLOPINEAU.

Ah ! c'est vous , maître Poupardin.

POUPARDIN.

Moi-même , M. Clopineau.

CLOPINEAU.

Je m'attendais à vous trouver ici.

POUPARDIN.

Et moi , à vous y rencontrer.

CLOPINEAU.

On sait pourquoi vous plaidez pour la danse , parce que...  
( *Il fait les beaux bras.* )

POUPARDIN.

On sait pourquoi vous l'attaquez... parce que... ( *Il fait le boîteux.* )

CLOPINEAU , élevant la voix.

Monsieur l'avocat...

POUPARDIN.

Monsieur l'ex-président...

CLOPINEAU.

L'ex-président vous renverra au bal.

POUPARDIN.

Et moi , je vous laisserai au grenier à sel.

CLOPINEAU.

Petit avocat d'hier.

POUPARDIN.

Grand président d'autrefois.

CLOPINEAU.

Ose me regarder en face.

POUPARDIN.

Contempler le soleil !

CLOPINEAU.

Ose envisager mes respectables clients.

POUPARDIN.

Je ne prendrai pas cette liberté-là.

M. CLOPINEAU.

Air : *Le mariage est une envie.*

De ces messieurs que je t'oppose ,  
L'aspect intéressant d'avance te confond ;  
Vois la justice de ma cause ,  
Elle est écrite sur leur front.

POUPARDIN.

*Variante du même air.*

Ces messieurs qu'on m'oppose.  
Dont selon vous la présence m'impose ,  
J'ai pour eux tous un respect très-profond ,  
Mais rien ne me confond ,  
Tout du gain de ma cause ,  
Me répond.

Oui , quoique l'on suppose ,  
Sur mon bon droit ici je me repose ,  
En ma faveur , j'ai la forme et le fond ,  
Oui , la forme et le fond ,  
L'équité m'en répond.

ENSEMBLE.

M. CLOPINEAU.

De ces messieurs que je t'oppose , etc.

POUPARDIN.

Ces messieurs qu'on m'oppose , etc.

M. CLOPINEAU.

Oh ! j'obtiendrai justice , et quand un ancien magistrat  
descend jusqu'à la fonction d'avocat...

POUPARDIN.

Il perd son procès tout comme un autre , quand sa cause  
est mauvaise.

( *On entend la ritournelle de l'air suivant.* )

M. CLOPINEAU.

Qu'est ceci ?

## SCÈNE XI.

Les Mêmes , JEUNES FILLES ET JEUNES FEMMES.

CHŒUR DE JEUNES FEMMES ET JEUNES FILLES.

Air : *De l'Enfantine.*

Nous venons à l'audience ,  
Où , dit-on , par une sentence ,  
On veut défendre la danse ;  
Pour voir cela ,  
Nous sommes-là.

POUPARDIN , à Clopineau.

Contemplez cette jeunesse ;  
Contre vous ; cher président ,

Sa gaité, sa gentillesse,  
Sont un terrible argument.

M. CLOPINEAU.

Des juges incorruptibles,  
Et par état insensibles,  
Ne seront point accessibles,  
A des regards caressans.

POUPARDIN.

Sur les cœurs les plus languissans ;  
Regards caressans  
Sont toujours puissans,  
Et toujours pressans,  
Ils charment les sens  
De ces incidens,  
Les exemples sont fréquens.

LES MARI.

CLOPINEAU.

POUPARDIN.

|                                   |                                    |                                    |
|-----------------------------------|------------------------------------|------------------------------------|
| Nous restons à l'au-<br>dience,   | Oh ! je plaide à l'au-<br>dience,  | Moi, je plaide à l'au-<br>dience,  |
| Où, par une bonne-<br>sentence,   | Où je suis sûr de la<br>sentence,  | Où je vais obtenir sen-<br>tence,  |
| On va proscrire la<br>danse ;     | Qui va proscrire la<br>danse,      | Qui protégera la danse ;           |
| Pour voir cela<br>Nous serons là. | C'est pour cela<br>Que je suis là. | C'est pour cela<br>Que je suis là. |

LES JEUNES FEMMES.

Nous restons à l'audience,  
Où, dit-on, par une sentence,  
On veut proscrire la danse ;  
Pour voir cela,  
Nous serons là.

( Pendant la dernière reprise de l'air, les rideaux s'ouvrent et laissent voir le siège des juges ; la place du lieutenant-général est surmontée d'un dais ; le lambris d'appui du fond se déploie sur chacun des côtés, et forme les séparations où doivent se placer les spectateurs de l'audience. )

## SCENE XII.

Les Mêmes ; LA MÈRE BICHON, GRIFFONET.

POUPARDIN.

L'audience s'ouvre.

GRIFFONET.

Messieurs, les juges vont paraître.

La mère BICHON.

Place, place, rangez-vous tous.

Tous, se rangeant péle-mêle.

Allons, allons.

La mère BICHON, *les arrêtant.*  
Non pas, non pas... attendez.

Air : *Monseigneur, vous ne voyez rien.*

Ces dames ont leurs intérêts,  
Vous messieurs, vous avez les vôtres,  
Pour laisser discuter les faits,  
Séparez-vous les uns des autres,  
Jusqu'à ce qu'ait parlé la loi ;  
Au palais, et l'on sait pourquoi,  
Il faut empêcher  
Les plaideurs de se rapprocher.

UN HOMME.

A la bonne heure.

UNE JEUNE FILLE.

Chacun de son côté.

( *Les hommes se rangent d'un côté et les femmes de l'autre ; derrière les bords de séparation, Clopineau et Poupardin sont sur le devant de l'enceinte ; l'un à droite et l'autre à gauche. La mère Bichon est assise sur une chaise placée hors de l'enceinte.* )

GRIFFONET.

Ah! ça, vous êtes tous placés, c'est bien. Écoutez-moi, je parle à tout l'auditoire. Silence et respect, telle est la conduite que le tribunal vous impose dans cette audience solennelle.

TOUS.

Oui, oui.

GRIFFONET.

Air : *Du matin au soir et contre tous.* ( d'Honorine. )

Messieurs, songez tous,  
Qu'étant chez nous,  
Vous n'êtes point à la comédie.  
Chez Thalie  
On achète en entrant  
Le droit d'être exigeant,  
Et broyant ;  
Mais chez Thémis il importe.  
Je vous le dis de sa part,  
Que toujours on se comporte  
Avec le plus grand égard ;  
Personne ici ne doit siffler ; car  
On ne prend point d'argent à la porte ;  
Et nos messieurs, pour être applaudis,  
Ne donnent point de billets gratis.

TOUS.

C'est bon, c'est bon.

## SCÈNE XIII.

Les Mêmes, PRUDANDIN, JUGES, UN HUISSIER.

( Ils arrivent sur une marche que joue l'orchestre , et prennent place sur leurs sièges. )

L'HUISSIER, précédant les juges.

Voici, messieurs.

M. PRUDANDIN, sur son siège.

Huissier, appelez les causes.

L'HUISSIER.

Monseigneur, nous n'en avons qu'une.

M. PRUDANDIN.

Eh bien, appelez la cause.

L'HUISSIER, lisant.

« Entre des bourgeois de cette ville, d'une part ; et de  
» l'autre, le sieur dom Antonio-Pédro-Francisco Gavotino  
» de Terillos, espagnol d'origine et maître à danser de pro-  
» fession. Plaidans, maître Clopineau, demandeur, et  
» maître Poupardin, défendeur.

M. PRUDANDIN.

Greffier, donnez lecture de la requête des plaignants.

GRIFFONET.

Oui, monseigneur.

L'HUISSIER.

Silence, mesdames.

GRIFFONET, lisant.

« Un grand nombre d'honnêtes bourgeois et habitans de  
» Saint-Jean de Luz, à monsieur le lieutenant-général du  
» baillage et sénéchaussée de ladite ville.

Supplient humblement, etc.

» Lesquels auraient dit qu'il se serait introduit dans  
» l'étendue desdits baillage et sénéchaussée, un certain  
» danseur du nom de Gavotino, sur les pas dangereux duquel  
» doit se fixer l'œil vigilant de la justice.

» Que le susdit saltimbanque se permettait de propager,  
» enseigner et démontrer un genre de gambades, pirouettes,  
» figures et attitudes qu'il nomme *bandango* ; qu'il se se-  
» rait tellement mis en pied auprès de la jeunesse de l'en-  
» droit, qu'il aurait, à l'aide de ses démonstrations, et  
» exécutions novatrices, fallacieuses et insidieuses, fasciné  
» tous les yeux, tourné toutes les têtes, échauffé tous les  
» esprits, enflamé tous les cœurs.

» Que la susdite danse, extravagante, monstrueuse et dé-  
» risoire, menaçait les époux d'un péril imminent dont les  
» suites seraient incalculables, si, obtempérant à la pré-  
» sente requête, la vindicte publique et l'autorité légitime  
» ne venaient incontinent frapper le délinquant.

» Pourquoi , dans ces circonstances urgentes ; les supplians  
 » requèrent qu'il vous plaise , monsieur le lieutenant-géné-  
 » ral , ordonner l'extinction , anéantissement et proscription  
 » du susdit *Fim-ango* , comme tortionnaire , derisoire , vexa-  
 » toire et attentatoire à la tranquillité générale et particu-  
 » lière , ce faisant , vous ferez justice »

POUPARDIN , *se levant*.

Toute cette requête n'est qu'un tissu d'atrocités et de calomnies.

L' H U I S S I E R .

Silence , mesdames !

M. PRUDANDIN.

Parlez , maître Clopineau.

M. CLOPINEAU , *plaidant*.

Messieurs , mon plaidoyer ne sera pas long ; je suis ici l'organe des personnes les plus recommandables de cette ville ; je plaide devant des juges connus par leurs lumières , leur intégrité , leur impartialité et leur incorruptibilité : Je m'exprimerai donc brièvement et avec une entière confiance. D'abord , messieurs , je pose en principe qu'en général.....

Air : *Quand Biron voulut danser.*

La danse est de tous les jeux ,  
 Le jeu le plus dangereux ;  
 Quoiqu'en fasse , on ne peut pas  
 Être à l'abri d'un faux pas ;  
 De la femme la plus honnête ,  
 Les pieds emportent la tête ,  
 La raison s'enfuit ,  
 Et l'honneur la suit.

LES FEMMES , *se récriant*.

Ah ! ah !

L' H U I S S I E R .

Silence , mesdames !

M. CLOPINEAU.

Cependant , messieurs , je dois convenir , et je conviens , en effet , qu'il existe une sorte de danse admissible et tolérable ; oui , messieurs.

Air : *Tenez , moi , je suis un bon homme.*

Quand on n'est pas d'humeur jalouse ,  
 Et qu'on à l'esprit complaisant ,  
 On peut permettre à son épouse  
 Le menuet noble et decent.  
 De ses pas la grave attitude ,  
 Ne faisant naître aucun désir ,  
 L'époux voit sans inquiétude ,  
 Sa femme danser sans plaisir.

POUPARDIN

Vous êtes trop indulgent , M. Clopineau.



M. CLOPINEAU, avec chaleur.

Mais ici , messieurs , de quelle danse s'agit-il ? du *Fandango* ; de ce *Fandango* si bien signalé dans la requête , dont lecture vient de vous être faite , de ce *Fandango* dont les gambades , pirouettes et figures sont , comme vous l'avez entendu , tortionnaires , vexatoires et attentatoires à la sûreté publique , et dont la répression est d'autant plus urgente , qu'il y a *periculum in mora*.

TOUS LES HOMMES.

C'est vrai.

L'HUISSIER.

Silence , messieurs.

M. CLOPINEAU.

Air : *J'ai vu souvent dans mes voyages.*

Mais la vérité qui m'enflâme ,  
Vous a saisis , touchés , émus ;  
Elle a pénétré dans votre âme ,  
Je finis donc , et je conclus  
Que , pour prix de mainte incartade ,  
Le *Fandango* soit interdit ,  
Et que , de brigade en brigade , } bis.  
En Espagne il soit reconduit.

LES FEMMES.

En Espagne !

L'HUISSIER.

Silence , mesdames.

M. PRUDANDIN.

A vous , maître Poupardin.

POUPARDIN, se levant.

Messieurs , vous venez d'entendre une requête , laquelle , il faut le dire , est moins une supplique modeste et sage , qu'un libelle honteux et diffamatoire.

M. CLOPINEAU.

Un libelle !

POUPARDIN.

Je ne vous ai pas interrompu.

LES FEMMES.

Non , sûrement.

L'HUISSIER.

Silence , mesdames.

POUPARDIN.

Ensuite , on vous a dénoncé la danse comme un amusement dangereux et condamnable , moi , messieurs , ( *Lisant des notes.* ) j'ouvre l'histoire et je lis qu'*Ampuse* et *Prothée* , inventèrent la danse chez les Grecs et que *Batyle* et *Pilade* , l'introduisirent chez les Romains. Les Grecs et les Romains ,

messieurs, deux peuples dont la sagesse vous est si bien connue ; chez ces derniers je vois danser dans toutes les fêtes publiques et particulières, profanes ou religieuses ; et qui vois-je danser dans ces fêtes mémorables ? Qui messieurs ? *César* , *Héliogabale* , *Marc-Antoine* , *Auguste* et tant d'autres , messieurs, et tant d'autres.

M. CLOPINEAU.

Eh ! qui vous dit le contraire ?

POUPARDIN.

A la vérité, on veut bien nous permettre le triste menuet... Certes, la faveur est grande : mais, messieurs.

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

Quand jadis à Rome on voyait  
Danser des héros et des sages,  
Ce n'était pas le menuet  
Qui charmaient ces grands personnages.  
Quand loin des murs de *Jérico* ,  
Tout Israël était en marche,  
Eh bien, c'était le *Fandango*  
Que *David* dansait devant l'arche.

LES HOMMES.

Le *Fandango* !

POUPARDIN.

Eh oui, c'était le *Fandango*  
Que *David* dansait devant l'arche.

M. CLOPINEAU.

Je nie le fait.

POUPARDIN.

Je le prouverai, messieurs, je le prouverai ; mais qu'est-il besoin de preuves historiques, voyons la cause dans toute sa simplicité.

Air : *Vit-on pareil emportement.*

On vous dénonce un innocent,  
On vous engage à le proscrire,  
Et vous voyez qu'il est absent,  
Lorsque contre lui l'on conspire.  
Le *Fandango* nouveau venu,  
Messieurs, ne vous est pas connu,  
Or, s'il ne vous est pas connu,  
Qu'en voulez-vous dire ?  
Qu'en pouvez-vous dire ?  
Je conclus donc qu'il est sensé,  
Que devant vous il soit dansé.

LES HOMMES.

Dansé !

LES FEMMES.

C'est très-bien dit, il est sensé  
Qu'à l'audience il soit dansé.

( *Les juges se lèvent et vont aux opinions.* )

M. CLOPINEAU.

Air : *Le cœur de mon Annette.*

Danser à l'audience !

POUPARDIN.

Pourquoi pas ?

M. CLOPINEAU.

C'est une absurdité.

POUPARDIN.

Si l'on peut, en cadence,  
Trouver la vérité ;

Eh mais, oui dà,

Comment peut-on trouver du mal à ça ?

LES FEMMES.

Eh mais, oui dà,

Comment peut-on trouver du mal à ça ?

L' HUISSIER.

Silence, mesdames.

( *Les juges se remettent à leurs places.* )

PRUDANDIN, *prononçant le jugement de l'incident.*

Le tribunal, ouï maître Poupardin, en son plaidoyer, et faisant droit sur ses conclusions, tendantes à ce que le *Fandango*, son client, soit admis à l'audience avant jugement à intervenir; considérant qu'il est juste et équitable que tout accusé soit préalablement entendu, ordonne qu'à l'instant même, et sans désemparer, ledit *Fandango* sera tenu de comparoir devant nous, aux fins d'y être vu, examiné, interrogé, et voir prendre à son égard telles mesures que le tribunal avisera bon être.

LES FEMMES.

A la bonne heure.

M. CLOPINEAU.

Mais je représenterai à la cour...

LES FEMMES.

C'est jugé, c'est jugé.

L' HUISSIER.

Silence, mesdames.

M. PRUDANDIN.

Huissier, introduisez le quidam.

( *L'huissier sort.* )

La mère BICHON.

Ah! je vais donc savoir ce que c'est que le *Fandango*.

POUPARDIN.

Ah! si les juges étaient connaisseurs.

SCENE XIV et dernière.

Les Mêmes, GAVOTINO, M<sup>me</sup> FOLIGNAC, LE PREVOT DE GAVOTINO.

( *Ils sont introduits par l'huissier qui les précède ; le petit Prévôt monte sur la table du greffier, et joue de la poche, tandis que madame Folignac et Gavotino exécutent le Fandango ; ils sont vêtus à l'espagnol.* )

M. CLOPINEAU.

Madame Folignac !

M. PRUDANDIN.

Ma cousine !

La mère BICHON.

C'est ma foi vrai.

M. CLOPINEAU.

Elle est tout-à-fait folle.

L'HUISSIER.

Silence , messieurs.

( *On danse.* )

POUPARDIN.

*Second air du Fandango , dit des Batteries.*

Voilà ce Fandango qui trouble les époux,  
Qui les allarme tous.

LES FEMMES.

Pauvres époux !

POUPARDIN.

Messieurs , on veut en vain contre un plaisir si doux ,  
Armer votre courroux.

Qu'y trouvez-vous de condamnable ?

On n'y voit rien que d'innocent ,

Tout à vos yeux en est aimable.

( *S'apercevant que les juges s'animent gaiement.* )

Chacun de vous cède au charme puissant  
De ce pas ravissant.

CHOEUR DE JEUNES FEMMES.

Quel joli pas ! ( bis. )

On n'y tient pas.

POUPARDIN.

Qu'y trouvez-vous de condamnable ? etc.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Quel joli pas !

On n'y tient pas.

( Les juges paraissent prendre beaucoup d'intérêt à cette danse ; cet intérêt partagé par tout l'auditoire , s'accroît au point que les juges et les spectateurs enchantés suivent les mouvemens des danseurs , et le tribunal est tellement ravi d'aise , que Prudandin , entraîné par la cadence , prononce le jugement sur les dernières mesures de l'air. )

M. PRUDANDIN.

Air : *Du Fandango.*

Vu la requête  
De ces maris ,  
Qui se sont mis  
Martel en tête ,  
Plus qu'à Paris ,  
Et vu la danse  
Dont l'innocence  
A ramené nos esprits ;  
La cour ordonne  
Qu'en sa personne  
Le *Fandango* soit permis ;  
Et qu'ayant gagné son procès ,  
Le *Fandango* soit désormais  
Pour sa gaité reconnu bon français.

CHOEUR DE FEMMES.

Air : *A boire , à boire , à boire.*

Oh ! la belle sentence ,  
On protège la danse ,  
On nous rend nos joyeux ébats ,  
Et le plaisir fait un grand pas.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC.

Air : *Ah ! le bel oiseau , vraiment.*

Mon ami Gavotino  
A remporté la victoire ,  
On absout le *Fandango* ,  
Pour Saint-Jean de Luz quelle gloire !  
Vive , vive Prudandin ,  
Comme ce grand juge ,  
Juge !  
Jamais jugeur , depuis Dandin :  
N'a jugé comme Prudandin.

CHOEUR.

Vive , vive Prudandin , etc.

M. PRUDANDIN , *descendu de son siège.*

Ecoutez donc , M. Gavotino.

GAVOTINO.

Plaît-il , monsieur ?

M. PRUDANDIN.

*Suite de l'air.*

A ma cousine en dansant,  
Vous avez montré tant d'âme,  
Que je juge très pressant  
D'en faire aujourd'hui votre femme.

CHŒUR.

Vive, vive, Prudandin, etc.

M. CLOPINEAU.

Ah! ça, mais moi qui devais épouser madame, qui jugez-vous que je doive épouser à présent, M. le juge?

PRUDANDIN.

*Même air.*

Je juge que vous aurez,  
Comme époux, l'âme penreuse,  
Epousez qui vous pourrez;  
Mais gardez-vous d'une danseuse.

CHŒUR.

Vive, vive Prudandin, etc.

---

## VAUDEVILLE.

GAVOTINO.

*Air nouveau.*

Voyez pourtant, voyez comment,  
On peut se tromper en affaire;  
Entre un danseur, un président,  
Madame avait un choix à faire.  
Vous jugiez, monsieur Clopineau;  
Que vous auriez la préférence,  
Et voila que le *Fandango*  
Vient de casser votre sentence.

CHŒUR.

Et voila que le *Fandango*, etc.

POUPARDIN.

Églé veut paraître et briller,  
Elle est aussi vive que belle;  
Son époux, sujet à trembler,  
La condamne a rester chez elle.  
Sous clef, pour la pousser a bout,  
Monsieur la tient en pénitence;  
Mais avec son passe-partout,  
L'Amour vient casser la sentence.

CHŒUR.

Mais avec son passe-partout , etc.

GRIFFONET.

Avant que je visse le jour ,  
Des docteurs jugeaient que mon père ;  
Jamais , malgré tout son amour ,  
N'obtiendrait d'enfans de ma mère.  
Mais papa l'envoie aux eaux , pour  
Tenter une dernière chance ,  
Et ma naissance a son retour ,  
Des docteurs cassa la sentence.

CHŒUR.

Et sa naissance , etc.

M. CLOPINEAU.

Quand d'un danseur leste et pimpant ;  
Je voulais traverser la flamme ,  
Quand je m'offrais clopin , clopant ,  
Pour être l'époux de madame :  
Les malins jugeaient sans façon ,  
Que de *Vulcain* j'aurais la chance ,  
Moi , je veux en restant garçon ,  
Des malins casser la sentence

CHŒUR.

Monsieur veut , en restant garçon , etc.

M<sup>me</sup> FOLIGNAC , *au Public.*

Messieurs , malgré le jugement  
Obtenu selon notre envie ,  
Nous sentons bien en ce moment ,  
Que l'affaire n'est pas finie.  
Ce joyeux procès en effet ,  
N'est jugé qu'en première instance ,  
Pour qu'il soit gagné tout-à-fait ,  
Daignez confirmer la sentence.

CHŒUR.

Pour qu'il soit gagné tout-à-fait ,  
Daignez confirmer la sentence.

F I N.